

## I

### LÀ-BAS

*Dans l'arrière-pays, la dune ou les sous-bois. On entend la mer au loin. Marina, Charline, Julie, Yaya, Élios arrivent. Charline et Julie côte à côte.*

*Temps.*

*Tous : respiration-paysage. Julie fredonne doucement sans paroles Duerme Negrito.*

CHARLINE. — Là-bas

ÉLIOS. — vers là-bas

MARINA. — vers là-bas, il y a un rivage,

ÉLIOS. — cap 203 à 3 900 kilomètres

CHARLINE. — un rivage d'Afrique,

YAYA. — un peu comme ici.

MARINA. — Et aussi là-bas,

YAYA. — vers là-bas exactement

ÉLIOS. — cap 255 à 6 340 kilomètres

MARINA. — un autre rivage,

YAYA. — un peu comme ici,

CHARLINE. — un rivage des Caraïbes. (*Visage vers les Caraïbes, ferme les yeux, Julie chante à côté d'elle.*)

JULIE. — Duerme, duerme, negrito, Que tu mama está en el campo,  
Negrito (x 2)

(*Élios, Marina, Yaya, Julie s'éloignent.*)

Te va a traer codornices para ti,

Te va a traer rica fruta para ti,

Te va a traer carne de cerdo para ti,

Te va a traer mucha cosa para ti.

Y si negro no se duerme,

Viene diablo blanco

Y ¡zas!

Le come la patita.

Chacapumba

*Julie continue la chanson au loin et s'en va.*

CHARLINE. — C'est ma chanson.

La chanson que je chantais à ma fille quand elle grandissait dans mon ventre.

Je m'appelle Charline Le Gallic, mais le nom de ma mère c'est Bermonville.

Et Bermonville c'est un village de Normandie.

Quand j'étais enceinte, il y a trois ans, alors que je roule dans une tempête d'automne sur une autoroute normande, je vois soudain apparaître, sur la carte du GPS, le nom de ma mère. J'ai tout juste le temps de mettre mon clignotant, de freiner sous la pluie, et de prendre la sortie « Bermonville. »

À l'entrée du village, à un kilomètre de l'autoroute, après avoir traversé quelques champs de maïs, deux panneaux plantés dans le talus : « Bermonville : Foire à tout » et « Vitesse 20 km/h Zone de rencontre ». Je ralentis, je m'attends à trouver du monde, mais il n'y a personne dans ce village minuscule, et hormis la pluie tout est silencieux. J'ai l'impression de circuler dans un village abandonné, et je dois vite faire demi-tour car j'en suis sortie sans m'en rendre compte.

Je reviens au centre, vers la mairie, sans doute pourra-t-on m'éclairer sur l'origine, l'histoire et le nom du lieu, je tombe sur une femme qui fait des photocopies. Elle relève la tête de sa machine et me dit qu'ils sont tous partis, qu'il n'y a personne ici aujourd'hui, elle ne connaît rien sur ce village, elle n'est pas d'ici. Dépitée, je remonte dans ma voiture, et me voici traversant à nouveau les champs de maïs. Sur l'autoroute menant vers le Finistère je repense au panneau « Foire à tout » : c'est à peu près ainsi que je qualifie alors mon arbre généalogique du côté de ma mère.

YAYA. — Et puis ta petite fille est née quelques mois plus tard, ici, au bord de la mer.

MARINA. — Et quand elle fut sortie de toi, tu continuais à lui chanter la berceuse pour l'endormir.

ÉLIOS. — Elle l'aimait beaucoup, c'était très efficace.

MARINA. — Et quelques semaines après la naissance arrive la tache, ainsi nommée par la médecine, de couleur bleu sombre sur le dos de ta petite fille.

CHARLINE. — Personne ne l'avait aperçue à la naissance, et voici qu'un jour elle nous saute aux yeux. Effrayés, nous avons d'abord cru à un bleu, la marque d'un coup.

YAYA. — Mais les jours passent et l'effroi s'estompe car la couleur bleue reste là, prouvant ainsi son caractère génétique.

CHARLINE. — Je savais que Jean Bermonville, mon grand-père martiniquais, avait la peau plus sombre que celle de ma mère, que j'étais moi-même plus claire que ma mère, et que dans mes bras ma fille était plus pâle que moi. Cette disparition du noir de nos peaux, je la connaissais sans y avoir vraiment réfléchi. Alors, ce jour où nous avons découvert la couleur bleu sombre, témoin d'ancêtres à la peau noire, j'ai regardé ma fille dans mes bras, sa peau rose contre la mienne qui l'était moins, et j'ai repensé à la berceuse.

MARINA. — Duerme, duermes, negrito,

CHARLINE. — Dors, dors, enfant noir,

MARINA. — Que tu mama esté en el campo, Negrito

CHARLINE. — Pendant que ta mère est aux champs, Enfant noir.

ÉLIOS. — Te va a traer codornices para ti,

YAYA. — Elle va apporter des cailles pour toi

ÉLIOS. — Te va a traer rica fruta para ti,

MARINA. — Elle va apporter des fruits savoureux pour toi

YAYA. — Te va a traer carne de cerdo para ti,

ÉLIOS. — Elle va apporter de la viande de porc pour toi

MARINA. — Te va a traer mucha cosa para ti.

YAYA. — Elle va apporter beaucoup de choses pour toi

MARINA. — Y si negro no se duerme

Viene diablo blanco

Y ¡zas!

Le come la patita.

Chacapumba

CHARLINE. — Et si le noir ne s'endort pas

Viendra le diable blanc

Et patatras!

Il te mangera ta petite patte.

(*Temps.*)

Alors j'ai appelé mon grand-père. Quelqu'un peut faire mon grand-père?

ÉLIOS. — Je veux bien.

MARINA. — Tu es blanc, ça serait mieux que ce soit Yaya.

YAYA. — Je suis une femme.

CHARLINE. — Faites mon grand-père ensemble. (*Temps.*) Grand-père?

ÉLIOS ET YAYA. — Oui?

CHARLINE. — Tu es bien né en Martinique?

ÉLIOS ET YAYA. — Non, je suis né à Dunkerque. C'est mon père qui est venu en France au début du XX<sup>e</sup> siècle pour trouver du travail. Il était docker.

CHARLINE. — Pourquoi tu dis « en France » ? La Martinique c'est pas vraiment la France ?

ÉLIOS ET YAYA. — Si, mais un morceau de France à presque 7 000 kilomètres, avoue que c'est bizarre.

CHARLINE. — C'est vrai. Mais toi, tu n'es jamais retourné en Martinique ?

ÉLIOS ET YAYA. — Pourquoi « retourné » ma petite fille ? J'y suis allé quelques fois mais je ne me suis jamais senti chez moi. J'étais celui qui vient de métropole, je n'étais pas né aux îles.

CHARLINE. — Tu ne connais plus personne alors ?

ÉLIOS ET YAYA. — Pas vraiment, non. Des cousins éloignés seulement.

CHARLINE. — Pourquoi tu portes le nom d'un minuscule village normand ?

ÉLIOS ET YAYA. — Ah tu as vu ça. Écoute, je ne sais pas, je n'ai jamais cherché, ni mon père d'ailleurs.

CHARLINE. — Je veux aller en Martinique.

ÉLIOS ET YAYA. — Ah, tu veux prendre des vacances au soleil !

CHARLINE. — Pas vraiment, non. Dis, cette histoire d'ancêtres esclaves qu'on raconte dans la famille, c'est bien vrai ?

ÉLIOS ET YAYA. — C'est ce qu'on dit oui.

CHARLINE. — Mais c'est vrai ou pas ?

ÉLIOS ET YAYA. — Je n'en sais rien ma petite fille, c'est probable mais je n'en sais pas plus. À dire vrai, je n'ai pas trop envie de parler de tout ça.

*Marina, Yaya, Élios s'éloignent en arrière-plan, restant à l'écoute comme au début.*

CHARLINE. — Vous avez déjà pris l'avion pour la Martinique ? Air Caraïbes ? Air France ? Corsair ? Je crois que les Bretons ont un truc avec ces îles, non ? À

l'aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle, dans la salle d'embarquement, je regarde les gens. Il paraît assez clair que la plupart d'entre eux, plutôt âgés, sont d'accord avec mon grand-père : ils vont prendre des vacances au soleil dans ce morceau de France à 7 000 km. Moi aussi j'ai pris mon maillot de bain, mais la conversation avec mon grand-père ne me quitte pas. J'ai bien quelques connaissances sur la traite et l'esclavage, mais je pressens qu'elles sont aussi minces que les informations familiales arrachées à mon grand-père. Alors, à 11 000 mètres d'altitude, je sors mon atlas des esclavages.

ÉLIOS. — « Du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, la traite négrière de l'Atlantique nord fonctionne selon le schéma du "commerce triangulaire".

YAYA. — Depuis l'Europe, des navires chargés de marchandises, tissus, fusils, fer, entre autres, destinées à l'achat des captifs, se rendent sur les côtes d'Afrique où ont lieu les transactions.

MARINA. — Puis ces navires traversent l'Atlantique pour rejoindre les Antilles et le continent américain, où les captifs sont vendus pour être exploités sur les plantations.

ÉLIOS. — Enfin, les navires retournent en Europe chargés de sucre, cacao, café, tabac, coton... Et ceux qui ont investi sur la campagne de traite tirent les bénéfices de la vente de ces productions coloniales.

MARINA. — La traite et l'esclavage existent dès l'Antiquité mais la traite atlantique marque une rupture quantitative : entre 12 et 15 millions d'Africains sont arrachés à leur continent par les grandes puissances maritimes européennes. »

*Marina, Yaya, Élios se transforment en archéoanthropologues et mettent en place un chantier de fouilles.*

CHARLINE. — Je referme l'atlas et regarde mon café, noir petit miroir, mon sucre blanc, mon voisin qui sommeille, et je me dis que nous, Français d'aujourd'hui, ne serions pas dans cet avion qui descend vers la Martinique, si nos ancêtres n'avaient déporté pendant plus de trois siècles près d'un million trois cent mille Africains pour les réduire en esclavage. (*On entend la guitare doucement.*) Alors que nous descendons vers Fort-de-France, j'ai peur de fouler une terre qui va me paraître familière et que, pourtant, je ne connais pas.

JULIE. — (*Chanson Bois Flotté*<sup>1</sup>).

Un trozo de madera  
Se aleja de su rica tierra,  
Sobrenadando en el océano  
Y va... desintegrándose  
Dentro de su abrigo de agua,  
A veces se hunde y a veces no.  
Mientras (que) de noche  
Y de día  
Desgrana su alma  
Puedo oír sus palabras que dicen :  
Me dirijo a ustedes  
Estrellas que son miles de soles  
Mi ventre le ha dado a (luz a) una hija  
Les pido un suelo  
Pa que ella pueda andar.  
Respondieron : no mires atrás jamás  
Si de fantasmas para siempre no quieres convertirte.

CHARLINE. — La Martinique c'est l'Histoire de France qui te gifle à peine sortie de l'avion. Mais c'est le soleil, aussi, qui te met une claque en arrivant, alors je file à la plage, où les choses sont comme prévu : l'eau turquoise est transparente, l'écume se fracasse sur la barrière de corail, les baigneurs éblouis par l'azur... je regarde ces touristes dont je fais partie. C'est alors qu'en retrait de la plage, à l'ombre sous les cocotiers. (*Elle passe derrière le ruban rouge et blanc.*)

Bonjour!

LES ARCHÉOANTHROPOLOGUES. — Bonjour.

CHARLINE. — C'est une tombe?

ÉLIOS. — Plusieurs tombes en fait, c'est un cimetière.

CHARLINE. — Ici, sur la plage?

---

1. Une tranche de bois / S'éloigne de sa riche terre / Et surnage dans l'océan. / Elle avance et peu à peu se désintègre / À l'intérieur d'un manteau d'eau / Parfois elle coule, et parfois non. / Tandis que nuit et jour / Elle égraine son âme / Je peux l'entendre prononcer ces mots : / Je m'adresse à vous / Étoiles qui êtes des milliers de soleils / Mon ventre vous a donné une fille / Je vous demande un sol / Pour qu'elle puisse marcher. / Elles ont répondu : / ne regarde jamais en arrière / Sous peine d'être transformée en fantôme / En errance éternelle.



Julie Mathieux, Élios Noël dans *Rivages*, Larmor-Plage, juin 2021.  
Photographie : Caroline Ablain.



YAYA. — C'est à cause du cyclone il y a deux mois. L'érosion des dunes fait régulièrement apparaître d'anciens cimetières.

CHARLINE. — Ces ossements appartiennent à, enfin, ce sont des squelettes d'esclaves ?

MARINA. — C'est quasi certain. Ce sont des squelettes assez jeunes, les esclaves dépassaient rarement l'âge de 30 ans, et, tenez, regardez, les os témoignent de traumatismes importants, une fracture du tibia ici,

ÉLIOS. — des stress mécaniques aussi, des carences en fer, en vitamines, en lipides... ce sont des corps ravagés, vous savez, l'espérance de vie d'un Africain réduit en esclavage qui arrive sur une plantation c'est environ sept ans.

MARINA. — C'est pour ça, on est à peu près certains qu'il s'agit d'un cimetière d'esclaves. Et puis bien sûr : le fait même de ne pas être enterrés en ville dans les cimetières des propriétaires esclavagistes.

YAYA. — Article 14 du Code noir de mars 1685, rédigé par Colbert sous Louis XIV : « Les esclaves qui mourront sans avoir reçu le baptême, seront enterrés la nuit, dans quelque champ voisin du lieu où ils seront décédés. »

CHARLINE. — La nuit ?

YAYA. — Toujours la nuit qu'on enterre ceux qu'on ne veut pas voir.

MARINA. — Il y avait une immense habitation sucrière juste au-dessus, dans les collines. Ces personnes devaient probablement travailler dans cette plantation.

CHARLINE. — Mais on ne sait pas qui c'est ?

ÉLIOS. — Ah non, ça c'est presque impossible à savoir. À moins de trouver une médaille gravée, un bijou avec un nom...

*Temps.*

YAYA. — Vous êtes en vacances ?

CHARLINE. — Je ne sais pas trop.

YAYA. — Vous ne savez pas ? (*Petit temps.*) Vous habitez où ?

CHARLINE. — Dans le Finistère en France,

YAYA. — c'est la France ici aussi,

MARINA. — oui enfin, ça dépend du point de vue,

ÉLIOS. — bon, on va peut-être pas refaire le débat maintenant...

CHARLINE. — En fait, je cherche mon ancêtre qui était esclave en Martinique, probablement ici à Fort-de-France.

ÉLIOS. — Ah. Et alors?

CHARLINE. — Eh bien, rien. Pour le moment. Mon grand-père est d'ici et, et voilà.

MARINA. — Vous êtes allée aux archives?

CHARLINE. — Non.

MARINA. — C'est là qu'il faut chercher. C'est là-bas au-dessus du port. Il faut chercher dans les affranchissements. Les actes d'individualité de 1848, ça ne vous dit rien...

CHARLINE. — 1848 c'est l'abolition de l'esclavage par la France, mais les actes de...

MARINA. — d'individualité

CHARLINE. — ça ne me dit rien.

YAYA. — Pas la peine d'aller aux archives hein, c'est sur internet tout ça.

MARINA. — Ça y est, ils ont mis les registres en ligne?

ÉLIOS. — Je savais que tu passais pas ta vie sur Internet mais là...

YAYA. — C'est « patrimoine Martinique » le site, allez-y, regardez, ils ont mis en ligne les archives d'état civil avant et après 1848.

*Charline sort son téléphone et se met à chercher.*

MARINA. — Je veux bien regarder avec vous si vous permettez, comme ça, je serai *up to date*, n'est-ce pas.